

**Zeitschrift:** Berner Zeitschrift für Geschichte und Heimatkunde  
**Herausgeber:** Bernisches historisches Museum  
**Band:** 64 (2002)  
**Heft:** 3

**Rubrik:** Historischer Verein des Kantons Bern : Vorträge des Wintersemesters  
**Autor:** [s.n.]

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 10.01.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

# Historischer Verein des Kantons Bern

---

## Vorträge des Wintersemesters 2001/2002

PD Dr. Kathrin Utz Tremp, Freiburg-Lausanne

*Waren sie Grabhüter oder Landpfarrer? Die Chorherren des Klosters Gottstatt im Mittelalter*

Der Prämonstratenserorden besass in der Westschweiz vier Niederlassungen: Lac de Joux VD, Humilimont FR, Bellelay BE und Gottstatt BE. Während Lac de Joux, Humilimont und Bellelay schon in der ersten Hälfte des 12. Jahrhunderts gegründet wurden, entstand Gottstatt erst Mitte des 13. Jahrhunderts, und zwar als Grablege der Grafen von Neuenburg-Nidau. Die ersten drei Grafen wurden denn auch hier begraben: Rudolf I. 1258, Rudolf II. 1309 und Rudolf III. 1339, der vierte und letzte, Rudolf IV., dagegen musste 1375 in Neuenburg begraben werden, weil die Anlage im gleichen Jahr von den Guglern gründlich zerstört worden war. Nachdem Gottstatt so seine Funktion als Grablege verloren hatte, widmeten sich die Chorherren vor allem dem Gottesdienst in den zahlreichen dem Kloster inkorporierten Kirchen des Seelandes. Diese wechselnden Funktionen des Klosters Gottstatt werden mit dem freiburgischen Kloster Humilimont verglichen, dessen Chorherren sich praktisch ausschliesslich dem liturgischen Gedächtnis der hier begrabenen Angehörigen des mittleren und kleinen Adels widmeten und die wenigen Kirchen des Klosters kaum je selbst versahen. Angesichts der Reformation und der katholischen Reform hatten sie am Ende wesentlich mehr Legitimationsschwierigkeiten als die Landpfarrer-Chorherren des Klosters Gottstatt.

Dr. sc. Evelyne Lang Jakob, Bern

*Hector Egger (1880–1956): Baumeister zwischen Tradition und Moderne. Seine bekanntesten Bauwerke in Langenthal und Umgebung*

Kaum 27-jährig übernahm Hector Egger nach seinem Architekturstudium in Stuttgart in dritter Generation die Leitung der familieneigenen Firma in Langenthal (gegründet 1848). Er hat wie kein anderer bis kurz vor seinem Tod 1956 das Gesicht des Oberaargaus geprägt. In dieser fast 50-jährigen Zeitspanne baute er mehrere 100 Bauwerke in allen möglichen Sparten. Dieses Werk, das stark von seinem Lehrer in Stuttgart, Theodor Fischer, beeinflusst war, zeichnet sich durch seine quasi unverwüstliche Qualität aus.

Hector Egger hat zirka 150 Wohnhäuser, vom einfachen Arbeiterhaus bis zur repräsentativen und luxuriösen Villa, realisiert. Er setzte sich sehr früh mit modernen Baumaterialien wie dem Eisenbeton auseinander: Beachtenswert war sein Vorstoss um 1912 zur Einführung der Eisenbetonkonstruktion gemäss dem patentierten System «Hennebique» im Oberaargau.

Im Gebiet des Industriebaus, wo er zahlreiche Aufträge erhielt, wagte er sich an neue Bautypen, wie etwa das erste Obstkühlhaus der Schweiz, das er 1940 in Langenthal erstellte. Weiter errichtete er wichtige Schulbauten, darunter das Sekundarschulhaus Aarwangen von 1935, das die damals neuesten Erkenntnisse der Schulhausentwicklung berücksichtigte, und den Kindergarten Winkel in Langenthal von 1934 mit seinen grosszügigen Veranden und Verglasungen – ein interessanter Zeuge des Neuen Bauens in der Schweiz. Aber die Krönung seines Werkes stellt das 1931–1933 realisierte Schwimm- und Sonnenbad Langenthal dar. Diese Anlage ganz im Geiste des Neuen Bauens machte ihn bis weit über die Kantons Grenzen hinaus berühmt.

Dr. Charles Froidevaux, Hauterive

*Falschmünzerei in Bern am Anfang des 18. Jahrhunderts. Eine Wirtschaftswaffe gegen Louis XIV.*

Au mois de novembre 1709, le comte du Luc, ambassadeur de France en Suisse, découvrait une importante affaire de faux louis d'or fabriqués à Bâle par l'horloger Jean-Jacques Schmied. Dénoncé au gouvernement bâlois, le faussaire s'enfuit et se terra pendant plusieurs mois en ville de Bâle et dans le canton de Berne avant de négocier sa liberté avec l'ambassadeur de France en échange de la dénonciation de ses commanditaires et d'informations sur les bandes de faussaires qui sévissaient en Suisse à l'époque des réformes monétaires françaises (1689–1726).

La Suisse, ne disposant pas de matières premières, exportait ses soldats, ses produits textiles et son élevage en échange d'espèces d'or et d'argent françaises, qui représentaient la majorité des devises en circulation dans la Suisse occidentale. Les réformes monétaires françaises, provoquées par la situation catastrophique des finances de France qu'aggravaient d'année en année les dépenses militaires de la guerre de Succession d'Espagne, y étaient ressenties très durement. En moyenne tous les quatre ans, lors de chaque dévaluation de la livre qui caractérisait chaque réforme monétaire, les particuliers et les banques perdaient entre 10 et 50% de leurs avoirs. Il n'est donc pas étonnant qu'ils aient voulu s'en protéger. Certains transformèrent leurs louis vieux en louis neufs à l'aide de faux coins fabriqués par les artisans du cru, réputés pour leur savoir dans les domaines de l'horlogerie et de l'orfèvrerie. Le profit

qu'ils en tiraient, subtilisé au roi de France, les incita à en faire une véritable industrie. Les louis vieux étaient importés illégalement à travers la frontière jurassienne entre Genève et Bâle, fondus et transformés en louis neufs avec les faux coins puis réexportés illégalement par les mêmes chemins.

Le gouvernement bâlois ordonna une perquisition dans l'atelier de Schmied où l'on découvrit sa comptabilité, 40 faux coins de louis d'or, et les machines et outils ayant servi à la fabrication des faux. L'atelier de Schmied permettait la fabrication de 4000 faux louis d'or par semaine. Les Français redoutaient que Schmied ne trouve refuge et emploi auprès des ennemis du royaume, notamment les princes allemands. Ils craignaient que le faux-monnayage n'y fût utilisé comme arme économique au profit de l'empereur, la France inondée de faux louis d'or altérés et que la perte de confiance de la population dans la monnaie, déjà importante à la suite des réformes monétaires, n'en fût qu'aggravée. L'ambassadeur du Luc, avec l'accord du roi, délivra un sauf-conduit à Schmied et lui donna refuge à Huningue, village frontière avec le canton de Bâle.

Sous protection française, il fut interrogé au printemps de l'année 1711 par un spécialiste du faux-monnayage, Nicolas Foy de Saint-Maurice. Selon les archives françaises, Schmied aurait avoué avoir fabriqué 350 000 faux louis d'or. Saint-Maurice se rendit ensuite à Bâle où, après des négociations difficiles et parfois cocasses, les coins de Schmied et ses machines furent détruits.

Parmi ses commanditaires, Schmied dénonça David Gruner et Nicolas Malacrida, propriétaires de la banque «semi-gouvernementale» bernoise Malacrida. L'implication de cette banque dans un important trafic de fausse monnaie française est confirmée par un volumineux dossier aux archives criminelles de Genève, où furent confisqués de nombreux faux louis d'or. Le gouvernement bernois soutint activement Gruner et Malacrida dans cette affaire, prétendant que le commerce de faux louis n'était pas criminel s'ils contenaient suffisamment d'or.

Lors de la perquisition chez Schmied, les Bâlois trouvèrent ses comptes avec Schaufelberger et Bourgeois, faux-monnayeurs neuchâtelois. Ces preuves furent envoyées au gouvernement neuchâtelois qui voulut les arrêter. A la grande fureur des Français, le gouvernement bernois fournit un «certificat d'innocence» qui permit au roi de Prusse de leur octroyer un sauf-conduit et de les mettre ainsi à l'abri de la justice neuchâteloise.

L'attitude du gouvernement bernois dans ces affaires de fausse monnaie française pendant la guerre de Succession d'Espagne permet de penser que le parti anti-français alors au pouvoir, pour affaiblir Louis XIV, soutenait les faux-monnayeurs en empêchant la justice des pays voisins de les condamner. Aujourd'hui, on appelle cela la guerre économique.

«Überall, wo Frauen befehlen, können die Dinge niemals gut gehen», schrieb 1806 Pierre Emmanuel de Rivaz, Walliser General in französischen Diensten, in seinen Memoiren. Ein typischer Ausdruck einer verbreiteten patriarchalen Einstellung, der auf den ersten Blick das Klischee einer streng männerdominierten, alpinen Gesellschaft bestätigt. Doch wer war eigentlich Pierre Emmanuel de Rivaz? Wenn wir die Geschichte seiner Familie anschauen, sehen wir, dass er in diesem Rahmen eine marginale Stellung hatte. Wer das Kommando innehatte, war lange Zeit eine Frau, nämlich seine Tante Marie Julienne, geborene de Nucé (1725–1791).

Um die reale Stellung von Frauen und Männer zu begreifen, dürfen wir uns nicht von den häufigen Zeugnissen eines patriarchalen Diskurses täuschen lassen. Ihre wirkliche Macht, ihr Einfluss wird erst dann fassbar, wenn wir uns ein Bild der Hierarchien innerhalb der Familie machen können. Das heisst, wir müssen die Stellung der einzelnen Frauen und Männer innerhalb der Strategien untersuchen, welche die Kontinuität des Geschlechtes, die Vererbung von Vermögen, von Macht und Prestige sichern sollten.

Die Geschichte der de Rivaz zeigt, dass die Biografien der Einzelnen immer von der Konstellation und der Entwicklung des ganzen Familiensystems abhängig sind. Infolgedessen kann sich der Status von Frauen und Männern innerhalb ihrer Familie aufgrund von einschneidenden Ereignissen wie Geburten, Eheschliessungen, Todesfällen, Krankheiten und Ähnlichem drastisch verändern. Auch die Beziehungen zwischen den Geschlechtern sind deshalb nicht ein für allemal festgeschrieben, sondern sie entwickeln und wandeln sich beträchtlich im Lauf der verschiedenen Lebensphasen einer Familie. Diese Zusammenhänge wurden in der Dynastie de Rivaz fassbar, als das designierte Familienoberhaupt, Pierre Joseph, seine persönlichen wissenschaftlichen Ambitionen der ihm zugedachten familiären Rolle voranstellte und das Wallis verliess. Dies öffnete seinem Bruder Charles Joseph und indirekt dessen Frau Marie Julienne den Weg zu einer grossen Machtkonzentration innerhalb des Verwandtschaftsnetzes sowie des Dorfes St-Gingolph und veränderte dauerhaft die Hierarchien innerhalb des Geschlechtes.

Das Beispiel Pierre Josephs zeigt, dass persönliche Präferenzen, Ambitionen und individuelle Gefühle auch in einem so traditionellen Familiensystem eine Schlüsselrolle spielen konnten. Auf der anderen Seite hatten aber alle wichtigen Entscheidungen des Einzelnen grosse Konsequenzen für alle übrigen Familienmitglieder, deren Stellung in der Gruppe und deren Macht und Einfluss entscheidend tangiert werden konnten.

Die genauere Untersuchung solcher gegenseitiger Abhängigkeiten erlaubt es, oft unreflektierte Begriffe wie Familie, Individualisierung oder Liebe für den untersuchten Zeitraum zu überdenken. Besonders wichtig scheint mir die Erkenntnis, dass die gegenseitigen Abhängigkeiten nicht nur die Familie im heutigen Sinn betrafen, sondern ein weiteres Verwandtschaftsnetz mit einschlossen.

Dr. Armand Baeriswyl, Bern

*Vor-Stadt, Vorstadt und Stadterweiterung. Die topografische Entwicklung mittelalterlicher Städte am Beispiel von Bern, Burgdorf und Freiburg im Breisgau*

Bern, Burgdorf und Freiburg im Breisgau galten lange als klassische Gründungsstädte; entsprechend konzentrierte sich das Interesse der historischen ebenso wie der städtebaugeschichtlichen und der archäologischen Forschung auf Fragen zur Gründung und auf die Suche nach allfälligen Vorgängerinnen. Die späteren Erweiterungen der Städte spielten in diesen Überlegungen keine wichtige Rolle. Bei der Untersuchung dieser Erweiterungen im Rahmen meiner Dissertation stand die generelle Frage nach dem flächenmässigen Wachstum der mittelalterlichen Stadt im Zentrum: Wann, wo, wie und warum wachsen die Städte?

Die gewählten Beispiele zeigen, dass Stadterweiterungen keineswegs nur wild gewachsene Siedlungen vor den Toren waren, die irgendwann durch Ummauerung in die bestehende Stadt einbezogen wurden, sondern in der Regel komplexe und mehrphasige Entstehungsgeschichten aufweisen. Viele spätere Stadterweiterungen waren ursprünglich zu einer Burg gehörige Siedlungen, die oft älter als die gegründete Stadt waren. Sie wurden beim Gründungsvorgang bewusst vor den Toren gelassen, gerieten dann aber im Lauf der Zeit in den wirtschaftlichen und demografischen Sog der expandierenden Stadt und wurden schliesslich von dieser «geschluckt».

Die Entstehung von Stadterweiterungen ist nicht nur mit der generellen Bevölkerungszunahme zu erklären. Es fällt auf, dass viele Erweiterungen offenbar vom neuen Stadtherrn anlässlich seines Herrschaftsantritts gegründet wurden. Stadterweiterungen, die durch den städtischen Rat initiiert wurden, hatten meistens zum Ziel, herrschaftliche Sonderrechtsbereiche im Stadtgefüge auszumerzen und den Geltungsbereich des Stadtrechts auszuweiten, oft bewusst auf Kosten des Stadtherrn.

Eine Vielzahl von inneren und äusseren Merkmalen der Stadterweiterungen – etwa die zeitliche Dimension der Entstehung, die Bezeichnung und Rechtsstellung, Lage, Umriss und Befestigung, die Gassen, Parzellierungen und die Bebauungsstruktur, die Bebauung, die profane und sakrale Infra-



struktur und auch sozioökonomische Aspekte – ergeben eine Reihe von Übereinstimmungen, die typisch für Stadterweiterungen und ihre Bewohner zu sein scheinen. Bei den meisten Städten endete das mittelalterliche Wachstum im Laufe des 14. Jahrhunderts im Gefolge der Pestzüge und der spätmittelalterlichen Wirtschaftskrise, welche oft zu markanten Bevölkerungsrückgängen führten. Das hatte in manchen Städten so genannte Binnenwüstungen zur Folge. Einzelne Häuser oder ganze Bebauungsblocks wurden niedergelegt und aus Wohngebieten wurden Gärten.

Prof. Dr. Christian Pfister, Jegenstorf

*Von der nationalen zur internationalen Solidarität. Umriss einer Geschichte der Schweizer Katastrophenhilfe 1806–1970*

Erstmals wird eine Synthese der laufenden Forschungen auf dem Gebiet der Schweizer Katastrophenhilfe vorgestellt: Am Beispiel der schwersten Naturkatastrophen seit 1800 (unter anderem Bergstürze von Goldau 1806 und Elm 1881, Hochwasser 1868) sowie von in- und ausländischen Katastrophenereignissen nach 1950 lässt sich zeigen, wie sich die Deutung von Naturkatastrophen, die Hilfsappelle, das mediale Umfeld, die Organisation der Spendenaktionen und die Flüsse von Spendengeldern in den letzten beiden Jahrhunderten verändert haben.

Im Verlaufe des 19. Jahrhunderts wurden Katastrophen medienwirksamer kommuniziert, und die Spendenaktionen mobilisierten immer breitere Teile der Bevölkerung. Diese Massenbewegungen und die damit einhergehende Umverteilung von Hilfsgeldern von den Zentren in die Peripherien waren für die Entwicklung des schweizerischen Nationalgefühls von entscheidender Bedeutung. Nach 1945 wurde die angeschlagene Neutralität als aussenpolitische Maxime durch das Konzept der Solidarität ergänzt. In den 1950er-Jahren setzten sich die Hilfswerke zunächst zugunsten von Naturkatastrophen in Europa ein (zum Beispiel Holland 1953), ab 1960 auch für solche in der Dritten Welt.

Dr. Claudia Engler, Bern

*Zwischen Buch und Natur: Der Berner Theologe und Botaniker Benedicht Aretius († 1574)*

Benedicht Aretius, eigentlich Benedicht Marti (Name nach Humanistenart zu Mars latinisiert, dann zu Ares gräzisiert), wurde um 1522 in Bätterkinden geboren. Auf den Besuch der Berner Lateinschule folgte ein theologisches Studium an der dortigen Hohen Schule, anschliessend gewährte der Berner

Rat dem begabten Studenten ein Stipendium für eine Studienreise, die ihn unter anderem an die Universität Marburg führte. Hier begann sich Aretius mit Botanik zu beschäftigen und trat deshalb in Kontakt mit den führenden Botanikern der Zeit, nicht zuletzt mit dem Zürcher Universalgelehrten Konrad Gessner. Zurück in Bern absolvierte Aretius eine klassische Gelehrtenkarriere an der Hohen Schule, die 1563 mit dem Lehrstuhl für Theologie ihren Höhepunkt fand. Aretius verstarb 1574, vermutlich als Opfer der Pest. Wenig bekannt ist, dass Aretius neben seiner theologischen Lehrtätigkeit einer der führenden Botaniker seiner Zeit war und selbst spätere Gelehrte wie Albrecht von Haller ihn rezipiert haben. Beeinflusst vom klassischen Humanismus, der mit seiner textkritischen Methode die entscheidende Ausgangsbasis für ein intensiviertes Naturstudium begründete, und dem Protestantismus, der in seinen Bildungsgängen den Naturwissenschaften ein neues Gewicht einräumte, schlossen sich für Aretius Botanik und Theologie nicht gegenseitig aus. Im Gegenteil: Naturbetrachtung führte für ihn erst zur *cognitio Dei*. Schlüssel zur Biografie und zur wissenschaftlichen Tätigkeit des Aretius ist seine private Gelehrtenbibliothek, die sich teilweise in der Stadt- und Universitätsbibliothek Bern befindet.

Dr. Franziska Rogger, Herrenschwanden

«Zögert nicht und stecht zu». *Berner Akademikerinnen im Zweiten Weltkrieg*

Die Pionierinnen des Frauenstudiums der Universität Bern mussten um die Jahrhundertwende ihren Doktorhut im Besenschrank versorgen, weil sie keine adäquate berufliche Stelle erhielten. Zwei Generationen später war es nicht besser. Auch die Frauen, die in der Zwischenkriegszeit, der Zeit der wirtschaftlichen Depression der 1930er-Jahre und schliesslich während des Zweiten Weltkriegs studierten, hatten es nicht leicht. Und auch das Frauenstimmrecht war noch immer in weiter Ferne.

In der Zwischenkriegszeit wehte den Schweizerinnen beruflich und politisch ein kalter Wind entgegen, trotzdem sorgten sie mit der «Schweizerischen Ausstellung für Frauen-Arbeit» SAFFA von 1928 und der bereits 1933 gegründeten, gegen Hitler gerichteten Arbeitsgemeinschaft «Frau und Demokratie» für feministische Höhepunkte in der Schweizer Geschichte. Die SAFFA und das politische Manifest der stimmrechtlosen, demokratischen Frauen wurden auch von Berner Akademikerinnen mitgetragen.

In der Zeit des Zweiten Weltkriegs und in den Jahren danach – so jedenfalls sieht es die heutige Literatur – kamen die Frauen nicht über den Landgeist hinaus, liessen sich an den Herd zurückschicken und wurden auch noch um das Frauenstimmrecht betrogen. Wie sehen das die Zeitzeuginnen, die



Berner Akademikerinnen der Dreissiger- und Vierzigerjahre? Sie nehmen Stellung. Und sie erzählen auch vom Hineingeworfensein in die zwingenden Erfordernisse des Krisen- und Kriegsalltags. Sie packten zu, ohne lang zu fordern und zu fackeln. Sie wischten sich nur kurz die Hände an der Schürze ab, bevor sie in die Kirche zum Heiraten stürzten. Ohne jede praktische Erfahrung übernahmen sie ein Spital voller kranker, verletzter Pferde. Sie probten den kriegesischen Ernstfall auf dem Estrich und stopften die Strümpfe der Soldaten, sie versahen drei Arztpraxen oder flickten nach dem Feierabend noch schmerzende Zähne. Sie managten plötzlich ganze Betriebe und standen da, wo sie bis anhin keinen Fuss hatten hineinsetzen dürfen. Und sie stachen zu – wenn es nötig war.

Dr. Johanna Strübin Rindisbacher, Bern

*Aus der Werkstatt des bernischen Münsterwerkmeisters Daniel Heintz d.Ä.  
(† 1596)*

1571 bewarb sich der Steinmetzmeister Daniel Heintz aus Basel in Bern um den Grossauftrag, das Mittelschiff im Münster einzuwölben – und erhielt ihn. In Alagna im Piemont geboren, war er wie viele Südwälder Bauleute seiner Zeit über die alten Verbindungswege ins Oberwallis und weiter nordwärts gewandert. Bevor er 1559 das Basler Bürgerrecht annahm, liess er sich wohl an oberrheinischen Münsterwerken zum Steinmetzen und Werkmeister ausbilden. Er entwarf für das Mittelschiff im Berner Münster ein gotisches Rautengewölbe mit vierzehn grossen, reich skulptierten Schlusssteinen. Den Chorlettner, den er sich ebenfalls zu bauen verpflichtet hatte, führte er als klassische Renaissance-Arkade aus. 1575 schuf er als Letztes die Figur der Justitia am Trumeau des Hauptportals. Zurück in Basel beklagte er sich überzeugend, dass er mit der vertraglichen Lohnsumme von 3000 Pfund nicht nur nichts verdient, sondern auch noch draufgezahlt habe.

Seine Werke am Berner Münster trugen ihm indes den Karrieredurchbruch ein: Die reiche Basler Auftraggeberschaft war auf ihn aufmerksam geworden. Es gibt nur wenige klassische Renaissancebauten in der Schweiz. Zwei der qualitativsten sind Basler Werke des Daniel Heintz: das Zunfthaus zu Weinleuten am Marktplatz und der Spiesshof am Heuberg. Er baute auch kostbare Kleinarchitekturen wie das Treppengehäuse im Rathaus und den Abendmahlstisch im Münster. Ausserdem war er als Wasserbauingenieur begehrt: 1590 konstruierte er von Bern aus in Binnigen ein heikles Stauwehr. Nun war er in der Lage, Lohnsummen auszuhandeln, an denen er verdiente. Das erfuhr die Stadt Bern, als sie ihn 1588 zum Werkmeister verpflichtete. Neben Bauten in der Landschaft errichtete er in der Stadt das Gesellschaftshaus zu Pfistern, einen klassischen Renaissance-

bau. Während des Grossauftrags, den Münsterturmhelm auszuführen, starb er 1596.

Heintz hat Schriftquellen hinterlassen, die über seine Arbeitsbedingungen und seine Ansichten zur Architektur Auskunft geben. Sie erlauben es, sein Selbstverständnis und seine jeweiligen Entscheide zwischen Gotik und Renaissance vor dem Hintergrund seiner beruflichen Karriere und dem faszinierenden Lehrbuchangebot der Renaissance zu begreifen.

Dr. Daniel Gutscher, Dr. Bernhard Furrer, Bern

*Die Felsenburg in Bern. Aushängeschild der mittelalterlichen Stadt – Miets-  
haus – sorgsam restauriertes Denkmal*

Die Ende 2000 vom Archäologischen Dienst des Kantons Bern durchgeführte Bauuntersuchung lieferte neue Erkenntnisse, welche den heute malerisch verwinkelten Gebäudekomplex als einen der markantesten Bauten der mittelalterlichen Stadt wiederentdecken liessen. Bald nach der 1255 erbauten ersten Nydeggbücke – die heutige Brücke entstand nach 1461 – wurde der Felsenburgturm errichtet, und zwar in seiner vollen heutigen Höhe von über 15 Metern. Ganz offensichtlich sollte der stadtseitig offene Schalenturm für die Ankommenden von möglichst weit her markant ins Auge stechen, bildete doch der Brückenkopf im Mittelalter das Tor an der Grenze zwischen dem Bistum Konstanz und dem Bistum Lausanne, dem das Stadtgebiet angehörte. Dazu passt auch, dass das an der Basis 1,8 Meter dicke Kieselmauerwerk aussen mit mächtigen Bossenquadern verkleidet war. Der Torturm erhob sich mit einem angebauten Wächterhaus (wighus) auf einem Felssporn, umgeben von einem kräftigen Graben. Von Südwesten gelangte man über eine äussere Zugbrücke zum spitzbogigen Tor. Nach dem Turm winkelte der Weg nach Westen ab und führte über die Untertorbrücke in die Stadt.

Die Turmfassaden waren im 15./16. Jahrhundert weiss verputzt und bemalt. 1583 schloss man die offene Stadtseite des Schalenturms. Im Zuge des Dreissigjährigen Krieges erfuhr die gesamte Stadtbefestigung Berns eine grundlegende Erneuerung und Modernisierung. Der Turm wurde 1620/40 für eine Verteidigung mit Pulverwaffen hergerichtet; dabei erhielt er ovale und rechteckige Schiessscharten. Ein Felsenkeller sicherte die Aufbewahrung des nötigen Pulvers. Der Torbogen wurde geschlossen, die Strasse neben dem Turm durchgeführt. 1750 wurde die steile Haspelgasse durch die heutige grosse Serpentine des Aargauerstaldens ersetzt. Der Turm geriet aus der Achse, seine Aufgaben übernahm ein barock inszeniertes Triumphtor als Auftakt zur Brücke. Er erhielt lediglich einige moderne Vorsatzstücke wie Kranzgesimse und Eckvasenkonsolen.

Nach der Eröffnung der Nydeggbücke 1844 geriet auch die Untertorbücke ins Abseits. Johann Zimmermann, Dachdeckermeister, kaufte 1862 den Gebäudekomplex mit Turm und Wighaus dem Kanton ab. Er baute ihn in den folgenden Jahren zum Wohnhaus um, das in der Folge Felsenburg genannt wurde. Dazu wurde auf der Ostseite ein neuer Anbau erstellt, der die Treppe sowie Nebenräume und Aborte enthielt; der Turmschaft wurde grosszügig befenstert. Auch das ehemalige Wighaus wurde für Wohnungen genutzt und dazu aufgestockt.

Die Felsenburg kam 1963 in das Eigentum der Stadt. Die Burgergemeinde erklärte sich 1997 bereit, den arg verwahrlosten Gebäudekomplex zu übernehmen. Sie liess ihn in den letzten Jahren sorgfältig restaurieren; dabei blieb die Wohnnutzung erhalten. Die Restaurierung ist ein wichtiger Beitrag der Burgergemeinde an die Erhaltung des Stadtbildes. Zum Abschluss der Arbeiten ist eine Publikation erschienen; in ihr werden namentlich die Erkenntnisse zur Baugeschichte, die während der Restaurierung gewonnen wurden, dargestellt.